



Neel Doff

Jours de famine et de détresse



roman

Jours de famine et de détresse

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Imgorthand – iStock by Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-141-6

Dépôt légal : D/2017/12.583/3

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Neel Doff

Jours de famine et de détresse

roman

Postface d'Élisabeth Castadot



VISION

Il neige ; j'ai la grippe ; sur la place, les gamins font des glissades. Je m'accoude à la fenêtre et contemple cette vie sur la neige. Sont-ils souples et lestes, ces enfants ! Grands et petits s'en donnent : ils glissent ; ils se poussent ; ils tombent en grappes.

Ah ! en voici un en loques, sale, la tête embroussaillée, les sabots trop grands, les bas troués, les genoux perçant le pantalon, le fond de culotte en lambeaux ; pâle, boursoufflé, mais agile et râblé. Déjà de loin, il prend son élan et fait une glissade d'une douzaine de mètres. Dans cet élan qu'il ne parvient plus à maîtriser, il entraîne d'autres, il en renverse sur son chemin. Aucun n'a mal. Tous cependant se fâchent, se redressent et tombent sur le petit : c'est qu'il est plus adroit qu'eux, et sale, et pouilleux. Ils le traînent hors de la piste, le roulent dans la neige, le cognent, et le jettent la

bouche contre le trottoir. L'enfant se relève, essaie de se défendre, le bras en bouclier ; mais il est seul. De rage et de douleur, il s'en va, boitant et pleurant pitoyablement.

C'est ainsi que mon frère Kees nous revenait toujours, quand nous étions petits. Ce sensuel petit Kees, il avait d'admirables larmes, grandes et limpides comme des perles de rosée.

En me retirant de la fenêtre, j'aperçus ma figure dans l'espion. Ma bouche était contractée, mes yeux en larmes : je venais de revivre une des scènes douloureuses de notre misérable enfance. Ces scènes, dont nous sortions honnis et maltraités, étaient toutes provoquées par notre pauvreté, car, quand c'est pour le plaisir, ce sont toujours les déguenillés que l'on rosse.

MES PARENTS

Avant l'altération continue, sûre, et comme méthodique, que la misère fait subir aux natures les mieux trempées, mes parents étaient, dans leur milieu et pour leur éducation, deux êtres plutôt rares, tous deux d'une beauté exceptionnelle quoique diamétralement opposée.

Mon père, Dirk Oldema, était un Frison haut de six pieds, mince et élancé comme un bouleau, et d'une flexibilité incroyable. Il avait le teint très frais, les yeux bleu clair lumineux, une denture merveilleuse, des cheveux châtain clair bouclés, une voix parlée franche et timbrée, et une voix chantante de ténor léger qui faisait s'arrêter les passants. Son plus grand plaisir était, le soir, assis avec tous ses enfants autour de l'âtre, de chanter en chœur, ou de raconter des anecdotes de sa vie de soldat, alors qu'il était

trompette, avait un beau cheval et que, pendant que les autres étaient en ribote, il raccommmodait les bas de tout le régiment pour pouvoir louer des livres. C'était la seule époque de bonheur qu'il avait eue dans sa vie.

Ma mère, d'origine liégeoise, était petite et brune, d'une joliesse piquante, extrêmement fine et bien prise, lisant des romans d'aventure, mais n'en ayant jamais eu dans la vie. Elle préférait le luxe au confort, et, à cause de son éducation sommaire, cela se manifestait par un bonnet à fleurs rouges et blanches sur une chevelure mal entretenue, ou des souliers vernis sur des bas troués. Sa joie était de sortir avec Mina, ma sœur aînée, pour aller voir les magasins, de choisir aux étalages des toilettes magnifiques pour nous tous, de se griser là devant, et de discuter le goût et le choix, comme si c'était arrivé. Toutes deux rentraient la tête en feu, et continuaient la discussion devant une tasse de café sucré.

Une des grandes attractions de ces belles choses eût été de faire enrager les voisines et les tantes. À défaut de ces élégances, quand ma mère avait un bonnet neuf ou une robe achetée au décrochez-moi-ça, elle habillait le plus petit enfant le mieux qu'elle pouvait, partait se promener de long en large dans la rue où habitait une des voisines ou des tantes qu'il s'agissait de faire fondre d'envie, et elle balançait la croupe et jouait avec l'enfant en affectant de ne voir personne ; mais, du coin de l'œil, elle observait tout et venait nous raconter comment la tante avait écarté légèrement le petit rideau en se cachant, puis avait envoyé la petite cousine Kaatje pour bien détailler la toilette de ma mère, et que bien sûr la tante avait verdi de dépit de les voir, elle et son enfant, si bien attifés.

Ma mère était cependant fort bonne et, malgré sa grande misère, je l'ai vue prêter à ces mêmes voisines sa robe du dimanche pour la mettre au clou. Quand on lui témoignait un peu de sympathie, elle se donnait tout à vous, trop même, et passait ses journées chez les autres, en lâchant le ménage et les mioches. Elle était plus rusée qu'intelligente et aurait en somme dû être une poupée de luxe : elle en avait toutes les aptitudes.

Elle chantait toujours, en nous berçant dans ses bras, des louanges à la Vierge : « Marie, Reine des cieux ! » puis il y était question de « robes de soie bleue ». Je ne l'ai entendue chanter que lorsque j'étais petite : plus tard, la misère le lui avait désappris. Je me souviens d'une voix très timbrée, avec beaucoup de charme ; même quand ma mère était vieille, sa voix parlée avait gardé tant d'inflexions, et son rire était resté si jeune qu'on devenait confiant et gai en sa compagnie.

Mon père se maria en quittant l'armée, et devint gendarme : ce qui le décida à accepter cette fonction était surtout le cheval qu'il adorait. Ma mère, orpheline dès l'âge de treize ans et obligée de gagner sa vie comme dentellière, ne savait rien, mais rien, du ménage. Depuis l'aube jusque tard dans la nuit, elle avait dû faire aller les fuseaux, ne se levant de sa chaise basse que pour se mettre à table et, tout de suite après le repas, reprenant ce travail âpre, qui lui donna des clignotements d'yeux sur lesquels je me guidais pour observer ce qui se passait en elle. Aussi le premier repas qu'elle fit pour mon père fut des pommes de terre avec, comme sauce, de l'huile de lin au lieu d'huile alimentaire.

Puis quoi ? Elle n'avait jamais eu de liberté : maintenant elle était mariée et pouvait bien aller bavarder un peu chez les autres

femmes de gendarmes. Et quand mon père revenait de ses tournées, il ne trouvait rien de prêt et devait souvent se remettre en selle sans avoir dîné. Alors, aux haltes, il acceptait les petits verres qu'on offre volontiers aux gendarmes pour être bien avec eux, et il rentrait, se tenant trop raide sur son cheval. Il fut déplacé plusieurs fois, puis révoqué.

Il devint ensuite garde-chasse, mais il renonça à cette fonction de son plein gré : il lui était impossible de mettre les menottes à un homme qui, ne mangeant jamais de viande, avait tiré un lapin sur son propre champ. Quand mon père entendait un coup de fusil qui lui semblait suspect, il faisait un détour, et, à la nuit, il allait prévenir le paysan qu'il serait obligé de confisquer, le lendemain, le fusil caché sous les navets et de dresser procès-verbal.

Après, toujours par amour du cheval, il entra comme cocher dans les grandes maisons ; mais couper sa moustache l'horripilait, et il n'y resta pas. Il s'engagea chez des loueurs et, de chute en chute, devint cocher de fiacre. La première fois qu'il monta sur le siège d'un fiacre, il fut honteux comme d'une déchéance, mais plus tard il en jugeait autrement, et disait que les cochers de fiacre étaient des ouvriers, tandis que les cochers de maître étaient des domestiques.

Ma mère pouvait rester des jours sans manger et n'en était guère incommodée, tandis que mon père souffrait énormément de ces privations, et, quand alors il entra un peu d'argent, il y avait des conflits. L'un voulait tout dépenser à de la nourriture ; l'autre prétendait en distraire une partie pour des vêtements ou autres choses indispensables. Aussi ma mère avait-elle toujours un bas et

faisait-elle des cachotteries continuelles, qui mettaient mon père en fureur.

Ces deux êtres, de race et de nature si différentes, s'étaient épousés pour leur beauté et par amour ; leurs épousailles furent un échange de deux virginités ; ils eurent neuf enfants. Pour le surplus, peu de leurs goûts et de leurs tendances s'accordaient, et, avec la misère comme base, il en résulta un gâchis inextricable.

Nulle part, autant que chez nous, je n'ai entendu parler de beauté. Quand nous nous rêvions riches, nous nous entretenions surtout de ce que nous aurions appris, de toutes les belles choses dont nous nous serions entourés, et, pour des affamés comme nous, la nourriture ne venait qu'en dernier lieu.

J'ai souvenance d'un dimanche après-midi où mon père voulait faire la lecture à ma mère, qui avait un nouvel enfant au sein ; il en était empêché par les voisins de l'étage au-dessus, qui recevaient des amis et s'amusaient à chanter, en tapant des pieds en cadence et en frappant avec des couteaux sur des verres. Il avait déjà, à plusieurs reprises, fermé son livre en jurant, quand on frappa à la porte. C'était la voisine qui venait inviter mes parents à partager leur divertissement.

– Je me disais : les voisins n'ont jamais rien ; ils lisent par ennui. Alors, si vous vouliez prendre part à notre plaisir ?

Mon père remercia, mais d'un ton légèrement hautain, où perçaient son mépris et sa mauvaise humeur de ce qu'on l'avait cru capable de s'amuser à de semblables vulgarités.

La femme se retira confuse.

Mon père était pris à la campagne d'une joie tellement émue que les larmes lui montaient aux yeux ; jusqu'au coassement

des grenouilles dans les mares l'intéressait, et, quand nous voulions leur jeter des pierres, il nous disait :

— Vous allez interrompre leurs causeries, et elles s'expriment si bien dans leur langage ! Elles font ménage comme nous, ont des enfants, mais ne doivent pas avoir autant de misère, car elles ne seraient pas si gaies.

Après ma neuvième ou dixième année, je ne me rappelle plus grand-chose de sympathique chez nous. La misère s'était implantée à demeure ; elle allait s'aggravant à chaque nouvel enfant, et l'usure et le découragement de mes parents rendaient de plus en plus fréquents les jours de famine et de détresse.

QUAND JE ME RÉVEILLAI, C'ÉTAIT LE SOIR

J'avais eu la rougeole et m'étais, un après-midi, échappée de la maison pour regarder des garçons jouer à jeter des billes dans des tuyaux de pipe fichés en terre. Je m'étonnais de voir leurs ombres s'agrandir ou se rapetisser suivant leurs mouvements, et je me demandais d'où provenaient ces ombres et pourquoi elles s'agrandissaient et se rapetissaient ainsi, quand je me sentis tout à coup empoignée par-derrière, secouée dans tous les sens, et une voix criait :

– Méchante fille, tu pourrais mourir d'être sortie !

C'était notre servante qui m'arrangeait de cette façon : nous avions, quelle dérision ! une servante. Ma mère, n'ayant à cette époque que cinq enfants, pouvait encore s'occuper de son métier de dentellière, et, comme l'ouvrage abondait momentanément, elle

avait dû engager une petite bonne pour l'aider dans le ménage. Celle-ci me battit convenablement, comme c'est l'usage dans le peuple quand un enfant se fait mal ; puis elle me coucha dans ma petite crèche en bois, posée par terre contre le mur. Je m'endormis et, quand je me réveillai, c'était le soir.

Ah ! l'exquise sensation de bien-être et d'intimité ! La chambre était bien éclairée ; un bon feu brûlait dans l'âtre ; ma mère faisait des dentelles au métier et mon père lisait à haute voix les *Mille et Une Nuits* ; parfois il s'arrêtait pour échanger des réflexions avec ma mère.

– Cato, si nous n'avions qu'à dire : « Sésame, ouvre-toi ! » je ne te laisserais pas t'abîmer ainsi les yeux, le soir, à cette dentelle.

– Soyons contents que j'aie trouvé ces commandes dans cette petite ville. Puis j'aime mon métier : cette guirlande est tellement jolie ; des feuillages, avec lesquels les enfants jouaient, m'en ont donné l'idée. Mon dessin est très bien venu, et maintenant cela m'amuse.

Et ses doigts mêlaient les fuseaux avec une telle agilité qu'on ne pouvait les suivre.

Dans la chambre était répandue la délicieuse odeur du foie de bœuf au vinaigre, qui mijotait dans un coin de l'âtre, qu'on mangerait tantôt, et dont j'aurais ma part. Mon père allait de temps à autre soulever le couvercle pour goûter et, en léchant bien la cuillère, il disait :

– Cato, ce sera bon.

J'écoutais lire mon père, je humais la bonne odeur, et je me rendormis. Qui dort dîne.

PREMIER EXODE

Mon père, très bon travailleur, avait l'art de se faire prendre en grippe : il montrait trop que la bêtise et la vulgarité lui répugnaient. Il dut donc quitter la petite ville pour chercher de l'ouvrage ailleurs, et se rendit à Amsterdam, d'où il écrivit bientôt à ma mère de venir le rejoindre.

– Vends nos vieilles loques, ajoutait-il, pour faire le voyage, tu trouveras ici ce qu'il faut.

Ma mère savait ce que cela voulait dire : il y avait de tout dans les magasins, mais nous n'aurions pu coucher entre quatre murs. Mon père s'imaginait toujours que tout allait nous tomber du ciel, et déraisonnait alors complètement. Elle ne tint donc aucun compte de cet enfantillage et obtint du Bureau de bienfaisance notre transfert à Amsterdam.

On avait trouvé place, pour nous et notre pauvre mobilier, sur une barque de transport de marchandises. Ce fut un soir que deux employés du Bureau de bienfaisance vinrent nous chercher pour nous embarquer. Ma mère avait ma sœur Naatje au sein ; les employés, très gentils, tenaient les quatre autres enfants par la main.

C'était à marée basse ; il fallait descendre une grande échelle ; je me rappelle très bien l'épouvante que nous éprouvâmes devant cet abîme noir : un de mes frères criait « qu'il ne voulait pas aller sous l'eau chez père » ; moi, comme d'habitude, je tremblais et essayais de faire la brave. On nous descendit un à un et l'on nous fit entrer dans la cabine commune : il n'y avait d'alcôves que pour le personnel, et rien pour nous asseoir. Les bateliers étaient visiblement ennuyés de cette marmaille qui pleurait, faisait pipi... et le reste.

La barque se mit en route. Nous étions affalés sur le plancher ; ma mère s'y assit à son tour, étala autour d'elle ses jupes sur lesquelles nous nous couchâmes tous, la tête dans son giron ; Naatje tétait toujours. Je ne pus dormir ; je n'avais que cinq ans, mais je me souviens très bien qu'un homme entra, nous regarda avec antipathie, se déshabilla sans gêne et se coucha ; il jurait chaque fois qu'un des petits toussait ou pleurait. Vers le matin, ma mère se mit à torcher, laver et habiller les enfants pour l'arrivée à Amsterdam.

Le Bureau de bienfaisance n'avait payé que notre transport, comme pour les tonneaux d'huile et autres denrées. Il nous avait fait coucher à terre, telles une chienne et sa portée, et ma jolie mère, avec son nourrisson au sein, n'avait pas reçu une tasse de café... rien... rien...

C'est ainsi que, grelottants et pâles de froid et de faim, nous arrivâmes par l'Amstel à Amsterdam, où mon père nous attendait sur les écluses. Pendant que la barque se trouvait arrêtée par la manœuvre, on nous hissa sur les passerelles. Il n'y avait de garde-fou que d'un côté, et, sur ces planchettes, mon père, toujours casse-cou, nous fit passer d'écluse en écluse jusque sur le quai. Puis, par les rues, les ponts et les canaux, il nous conduisit dans une impasse où il avait loué une chambre, au premier étage d'une masure.

Nous eûmes du café et des tartines, et on nous coucha sur de la paille, dans un placard noir et fermé.

RELIEFS ET ORIPEAUX

J'ai souvent lu et entendu dire que le parfum d'une fleur, le goût d'un fruit évoquaient chez certaines personnes un épisode exquis ou poétique de leur enfance ou de leur jeunesse. Eh bien ! à d'infimes exceptions près, mes souvenirs, à moi, ne sont jamais ni exquis, ni poétiques. Toutes mes sensations les plus fraîches et les plus pures furent gâchées par la misère, l'ignorance et la honte. Ce n'est du reste pas en sentant une fleur, ni en goûtant un fruit, mais en mangeant du fromage de Hollande, que je me suis souvenue d'une page de ma toute jeune enfance.

Déjà notre misère devenait intense, à cause du nombre d'enfants qui augmentait chaque année. Une de mes tantes était servante dans une grande maison de prostitution ; elle était très bonne pour nous. Elle nous faisait venir le soir aux alentours de cet

établissement, quand celui-ci battait son plein et que la surveillance était relâchée, et nous donnait les reliefs de table de ces dames, entre autres des croûtes de fromages, dont le goût, ravivé en moi l'autre jour, me fit revoir tout cela comme cinématographié.

Ma tante nous apportait également, cachés sous ses vêtements, des nœuds, des rubans de soie et de velours dont ma mère garnissait nos chapeaux, des corsages décolletés en soie écossaise qu'elle changeait pour nous et dont elle nous attifait, à la grande stupéfaction des voisins. Je me rappelle une adorable petite robe que ma mère me fit avec des bandes d'étoffe à menus carreaux noirs et jaunes, qu'elle avait cousues ensemble, en dissimulant chaque couture sous un petit pli.

Et de tous ces reliefs et oripeaux se dégageait un parfum suave, que nous savourions avec délices.